

BIOGRAPHIES ESPAGNOLES.



CABRERA.

Nous l'avons vu cet illustre comte de Morella, dont nous avons tant de fois suivi sur la carte les marches héroïques et les campagnes à vol d'aigle, qui, dans leur rapidité fabuleuse, reculaient les bornes de la vérité au delà de celles de la vraisemblance. Il nous a été donné, après avoir si souvent admiré le héros, de converser avec l'homme, et nous voilà plus à l'aise pour écrire son histoire et chercher à esquisser son portrait. La tâche de l'historien qui doit raconter les événemens vus dans le lointain de l'horizon, et étudier ses personnages à distance, est, en effet, une tâche difficile, et il y a toujours peu de nature et beaucoup d'académie dans ses tableaux. Mais quand on a pu suivre les mouvemens de la physionomie, et qu'on a senti l'étreinte de la main d'un homme; quand on s'est assis à la même table, qu'on l'a vu vivre et respirer, lorsque vos regards se sont attachés sur ses yeux brillans comme l'acier d'une bonne épée; quand sa physionomie vous a révélé son âme et que, jusque dans les intonations de sa voix vibrante comme les trompettes qui sonnent la charge, son caractère a retenti; alors chacun des détails de la vie s'illumine de la connaissance que l'on a de la personne; un geste vous explique une action, un coup-d'œil une victoire, et plus d'une fois nous nous sommes écriés involontairement : « Tel il » était sans doute quand il chassait devant lui Van Halen, Oraa, O'Donnel et des » armées trois fois supérieures en nombre; c'est avec cette fierté que, conviant » l'odieux Nogueras, l'assassin de sa mère, à une lutte à mort, il lui proposait de » le combattre avec le bois contre le fer, le bâton contre l'épée, confiant dans » la justice du Dieu des batailles et trouvant la mort du soldat trop noble pour un » assassin. »

Vaillant et fier **Cabrera!** la maladie en attaquant chez lui jusqu'aux sources de la vie, n'a pu altérer la chaleur de son âme et la puissance de sa pensée. Le lion malade est encore le lion. Lorsqu'il parle de guerre et de victoire, son front rayonne, son œil étincelle, et nous avons vu, dans le cours de son récit, l'historien s'oublier et faire place tout à coup au **général** qui, par une distraction héroïque s'épuisait en efforts, pour tirer une épée du bâton inoffensif sur lequel il s'appuyait, tandis que tous ceux qui l'entouraient, subissant cette influence magnétique, étaient prêts à le suivre partout où il voudrait les conduire. Vaillant et fier **Cabrera!** il vivra, nous en avons la confiance. L'humanité du pouvoir, quoique bien tardive, a été cependant réveillée à temps par les voix énergiques et infatigables qui n'ont cessé de l'avertir qu'il serait responsable, devant la France, l'**Espagne** et la postérité, de la mort du héros. Et disons-le ici, puisque l'absence de notre ami Edouard Walsh nous en donne le droit, celui qui s'est dévoué particulièrement à cette œuvre de fraternité politique et de sympathie royaliste, celui dont la ténacité, mêlée de Bretagne et d'Irlande, a lassé les refus de l'autorité et obtenu la translation, ce qui veut dire la vie du comte de Morella, a été justement récompensé de ses efforts. Après avoir eu l'honneur de recevoir pour ainsi dire le roi Charles V à Bourges, le promoteur de la souscription espagnole, celui qui se donne corps et âme à tous les malheurs avec le dévouement d'un serviteur des Stuarts, peut ajouter à ses titres de famille la gloire méritée d'avoir eu l'honneur d'être pendant quatre jours l'hôte de **Cabrera.**

Ces quatre jours n'ont pas été perdus pour l'histoire que nous avons à écrire. Pendant que le comte de Morella contemplait Paris qui se levait dans sa splendeur devant l'illustre prisonnier, et demandait avant tout, curiosité historique digne de lui, à être conduit devant l'arc de triomphe, nous pouvions contempler le comte de Morella, et toutes les calomnies que les mauvaises passions, ces passans de la rue qui gravent leurs quolibets ou leurs injures au bas des momens, avaient jetées sur cette gloire, tombaient sous de vivans démentis, d'autant plus décisifs qu'on ne songeait pas à les donner et qu'ils se produisaient d'eux-mêmes et naturellement.

Ainsi à ceux qui parlent des divisions des généraux de Navarre et d'Aragon, on aurait pu montrer **Cabrera** et Elio vivant pendant quatre jours comme deux frères, assis à la même table; Elio louant les gloires de **Cabrera** et **Cabrera** louant celles d'Elio. A ceux qui ont osé révoquer en doute les sentimens de respect de l'illustre comte de Morella pour le roi son seigneur, on aurait pu faire entendre les vives expressions de cette vénération que rien n'égale. Emu des attentions et des justes preuves de sympathie des royalistes, il disait : « Ah ! quand le roi et la reine sauront que j'ai été ainsi reçu, ils seront bien heureux ! » Puis, touché jusqu'aux larmes des marques de tendresse, c'est le mot, du roi et de la reine, qui avaient donné l'ordre qu'on leur écrivit tous les jours des nouvelles de leur **Cabrera** : « C'est **Cabrera** qui écrira demain à Sa Majesté, s'écriait-il ; mais dites bien au roi aujourd'hui que **Cabrera**, depuis ses belles journées de guerre et de victoire, n'a pas eu de plus heureux momens que ceux qu'il vient de passer au milieu des royalistes français. » Puis il ajoutait en mettant la main sur son cœur avec une de ces intonations profondes qui lui sont propres : « Jamais vous ne saurez tout ce qu'il y a là dedans de respect et d'amour pour mon roi, de gratitude pour les royalistes de France ! » Aux calomniateurs qui ont répété que **Cabrera** est un homme sans entrailles, on aurait pu dire : parlez-lui de ses soldats. Alors on aurait vu cette figure si fière et si ar-

dente s'émouvoir ; on l'aurait entendu s'enquérir avec une sollicitude toute paternelle de la situation des dépôts, revenir sans cesse sur leurs besoins, relever la tête en entendant parler des victoires remportées par ses compagnons d'armes. « Dites-leur bien que je les aime toujours, répétait-il, que jamais je n'oublierai ce qu'ils ont fait. » Puis il ajoutait : « Je ne suis pas seulement leur général, je suis leur père. Si une de mes sœurs et un de mes soldats avaient été en péril de mort, c'eût été le soldat que j'eusse sauvé le premier. »

Nous l'avons dit, chaque mot, chaque geste de l'illustre comte de Morella tuait une calomnie. Sait-on comment celui que les haines politiques, ces harpies qui souillent les plus belles gloires, ont appelé un homme sans foi ni loi, nous avons honte de le répéter, un chef de brigands, sait-on comment il entend la foi du serment, la sainteté d'une parole donnée ? On l'avait conduit à Versailles, et c'était justice, il faut le dire, que ce victorieux, qui a tant fait pour maintenir sur la tête du petit-fils de Louis XIV la couronne d'Espagne, allât visiter dans les silencieuses grandeurs du magnifique Versailles, l'ombre du grand Roi. Or, pendant cette promenade, il s'était éloigné, sans y prendre garde, de l'agent de police chargé de le surveiller, et ce n'était qu'au bout de deux heures qu'il avait rejoint ses amis et son gardien. On en fit le lendemain la remarque au ministère de l'intérieur devant **Cabrera**, et quelqu'un ajouta qu'il aurait pu s'échapper. **Cabrera** comprit fort bien ce qu'on disait quoiqu'on se fût exprimé en français, et il interrompit aussitôt : « **Cabrera** aurait su que l'on devait le fusiller ce matin qu'il n'eût pas voulu s'éloigner d'une lieue et faire manquer ainsi un de ses amis à sa parole (1). »

(1) Il voulait parler de M. Edouard Walsh qui avait promis sur son honneur que le comte de Morella n'abuserait pas du peu de liberté qui lui serait donné pendant son séjour à Paris.

En revenant de cette course à Versailles, il aperçut la princesse Carlotta dont la voiture se croisait avec celle où il se trouvait. Tout fatigué et accablé qu'il soit, il se ranime d'indignation à sa vue, et se jetant à la portière : « Voilà, » dit-il, en montrant la princesse, « voilà celle qui tenait la main agonisante de » Ferdinand pendant qu'il traçait le fatal testament qui a versé tant de fléaux » sur l'Espagne; voilà celle qui a fait tant de mal chez nous; c'est à elle que » nous devons tous nos malheurs ! »

Nous redisons le séjour de **Cabrera** à Paris au lieu de raconter son histoire; mais ce récit rapide qui a fait connaître l'homme servira d'introduction à l'histoire de sa vie où nous entrons maintenant de plain-pied. Nos lecteurs ne se plaindront pas que, sur le seuil de cette vie, nous leur ayons fait apparaître le héros avec cette chaleur d'âme, cette intrépidité d'esprit, cette vivacité du regard, cette parole pittoresque qui peint tout ce qu'elle exprime, ce geste puissant qui traduit la pensée. Il nous a semblé qu'il fallait montrer **Cabrera** avant de le raconter.

Ramon Cabrera, comte de Morella, général des armées royales, grand'croix de l'Ordre royal et militaire de Saint-Ferdinand, grand cordon de l'Ordre royal de Charles III, commandant-général des provinces d'Aragon, de Valence, de Murcie et de Catalogne, naquit à Tortose d'une famille honnête, et quelques biographes placent sa naissance dans la journée du 26 décembre 1806. Sa mère, veuve de bonne heure, épousa en secondes noces un maître de navire du nom de Caldéron, et elle eut de ce mariage deux filles et un fils, qui n'est qu'un enfant. Cette famille du second lit a été adoptée par **Cabrera**, et toutes les fois que la rapidité de ses marches le lui a permis, il s'est plu à s'entourer de ses sœurs et de son jeune frère qu'il aime tendrement. **Cabrera** fut, dès son enfance, destiné au sacerdoce; il étudia la théologie dans le couvent des Trinitaires chaussés de Tortose où il demeura pendant trois ans. C'est à cette époque qu'il occupa

pendant quelque temps le petit ermitage qui dépend du couvent des Trinitaires, et que celui, dans les mains duquel l'épée devait devenir une arme si terrible, roula dans ses doigts pacifiques les grains du rosaire devant l'image consacrée de Notre-Dame. **Cabrera** n'avait pas encore fini ses études, lorsque, dans le couvent où il se trouvait, il y eut une insurrection scolastique. On prêta une couleur politique à cette émeute universitaire: **Cabrera**, qui était connu par ses sentimens royalistes, fut exilé avec quelques uns de ses condisciples, et c'est ainsi que le gouvernement usurpateur le conduisit lui-même à l'entrée de la route où il devait obtenir tant de gloire, en combattant pour la légitimité. Comme il arrive à tant d'hommes, il n'alla point chercher sa destinée; elle vint frapper à sa porte, il lui ouvrit. Breton, qui plus tard devait être le bourreau de sa vieille mère, gouvernait alors Tortose; ce fut lui qui exila le jeune étudiant à Barcelone en alléguant pour prétexte qu'il avait trempé dans un complot carliste. Le fait était faux, mais il ne tarda pas à devenir vrai. Cette persécution décida de la destinée de **Cabrera**; son génie lui apparut sur le chemin de Tortose à Barcelone; l'exilé n'arriva pas jusqu'au lieu de son exil, le séminariste devint soldat, et l'Espagne moderne put compter aussi son Viriate.

Ce fut à Morella que celui qui devait ajouter le nom de cette ville à son nom, vint s'engager sous les drapeaux de Charles V. Ce lieu qui devait le voir si grand, vit ses commencemens obscurs et sa gloire, et réunit ainsi dans le même cadre son orient et son midi. Peu de jours après l'arrivée du nouveau volontaire de Tortose à Morella, Breton se présenta devant cette ville que commandait le baron d'Herbès. Les carlistes sortirent de la place pour accepter la bataille. Mais le sort des armes leur fut contraire, et la perte de la ville de Morella fut le résultat de leur défaite et de la mort du baron d'Herbès. Tel fut le début de **Cabrera** sur le champ de bataille. Ce victorieux arriva pour assister à un revers. Ce fut aussi, on le sait, le début de Henri de Larochejacquelein qui vint rejoindre l'armée d'Anjou du côté de Chollet et de Chemillé, pour être témoin d'une

défaite qui fit reculer les royalistes jusqu'à Tiffauges. Ces deux jeunes destinées qui devaient être sœurs de victoires, commencèrent par une déroute.

Après le combat donné devant Morella, comme après le combat de Chollet, tout semblait perdu pour la cause royale. Une grande partie des forces qui occupaient Morella se dirigea du côté du royaume de Valence. Cabrera, qui avait vaillamment combattu comme simple soldat dans cette journée malheureuse, sut s'attirer l'estime et la confiance de ses compagnons d'armes, et fut nommé trésorier. Ce devait être un trésor indigent que celui de cette petite armée en fuite ; mais elle ne se doutait pas de la sublime recrue que la Providence venait de lui envoyer dans la personne de cet étudiant de Tortose qui, la veille encore, se destinait au ministère pacifique de l'autel. C'est ainsi que Dieu se plaît à confondre la vanité des pensées humaines et les calculs des sages. Quand tout paraît perdu il suscite un Rodrigue de Bivar, un Henri de Larochejaquelein ou un Cabrera qui changent les revers en triomphe et, par l'ascendant d'un seul génie, déplacent la victoire.

L'effet moral produit par la perte d'une bataille est encore plus grave que la perte de cette bataille même. Le découragement était grand parmi les fugitifs de Morella, de sourdes intrigues l'augmentaient, et l'on parlait d'abandonner Marcoval, élu chef des débris de l'armée dans un conseil qui se tint à Vistabella. Cabrera changea pour l'instant cette résolution funeste et déterminina les soldats, en les haranguant, à suivre leur nouveau général. Pourquoi ne pouvons-nous pas redire la harangue du vaillant capitaine ? Il eût été beau de la comparer au discours héroïque de notre Henri de Larochejaquelein avec lequel il eut tant de ressemblance : « Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi. » Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la fascination que ces deux jeunes victorieux exercèrent sur

dire, c'est que la fascination que ces deux jeunes victorieux exercèrent sur les soldats, fut la même. La victoire leur avait écrit sur le front le même signe, et il n'y avait pas de cœur si froid qui ne s'enflammât aux éclairs qui partaient de leurs yeux. Mais on ne sut point profiter de ces bonnes dispositions. Bientôt le découragement reparut et toute cette troupe se dispersa. Quinze hommes seulement demeurèrent et reconnurent Cabrera pour chef. Voilà quel fut le noyau de cette armée formidable qui s'éleva jusqu'à trente mille hommes, et le commencement de cette puissance qui occupa l'Aragon, Valence, Murcie et la Catalogne, fit trembler l'usurpation sur son trône, envoya ses reconnaissances hardies jusqu'aux jardins fleuris d'Aranjuez, et leva des impositions aux portes de Madrid.

A la tête de cette faible bande, Cabrera se déroba pendant dix mois aux poursuites des christinos, en les harcelant et leur échappant tour à tour. Mais bientôt, ayant augmenté ses forces, il battit à plusieurs reprises les bandes constitutionnelles, et commença à leur imposer. Ce fut alors que Carnicer vint avec quatre chevaux se joindre à sa petite troupe ; Cabrera, avec cette modestie qui sied bien aux jeunes courages, lui céda le commandement et se contenta d'être son second. Les deux chefs carlistes se dirigèrent vers la Castille, et, chemin faisant, détruisirent ou firent prisonnière une colonne commandée par le gouverneur de Morella. Loin de montrer la cruauté dont la révolution, cette meurtrière aux mains sanglantes, l'a si injustement accusé, le volontaire de Tortose délivra des passeports aux officiers et aux soldats prisonniers, pour qu'ils pussent retourner dans leurs foyers. On marcha ensuite sur Daroca, ville fortifiée, dont la garnison était composée de deux compagnies qui se rendirent le lendemain à la première sommation de Cabrera. Bientôt les deux chefs mirent en déroute une autre colonne constitutionnelle dans les champs de Calatagut. Les prisonniers furent traités comme ceux de Daroca. Il ne faut point oublier, dès cette époque, les christinos passaient sans pitié par les armes tous

retour de cette heureuse campagne, qui avait été une suite de succès, que les deux chefs revinrent par le Bas-Aragon, recrutèrent de nouveaux soldats, passèrent l'Ebre et parurent en Catalogne.

Il était dans la destinée de Cabrera d'assister à des défaites et de les réparer. Carnicer fut vaincu à Mayay par Carratala ; Cabrera, sans perdre courage, rassemble les fuyards éparpillés dans le corregimiento de Tortose et le port de Becyte. Ce fut encore un épisode qui eut de l'analogie avec l'effet que produisit la présence de Henri de Larochejaquelein à Saint-Aubin, quand dix mille paysans vinrent lui offrir de le suivre, après les revers éprouvés par les armes royales. Les Catalans qui connaissaient le courage de Cabrera et pressentaient son génie, vinrent le rejoindre ; quelques Aragonais accoururent aussi, et Cabrera organisa un beau bataillon. Sa fortune militaire grandissant avec ses services, il fut nommé second cabo du bas Aragon. Le vent de la fortune soufflait alors contre les armes royales, et Cabrera fut obligé de se retirer avec l'armée dans l'intérieur des montagnes, où il fit avec bonheur cette guerre de surprise et de marches rapides, où l'on improvise à chaque instant la victoire. Il ne se décerna point lui-même, comme on l'a dit, le brevet de colonel, il l'obtint comme le juste prix de ses bons et vaillans services.

Les succès de Cabrera commençaient à produire dans l'Aragon une impression profonde. Les victimes de l'usurpation levaient la tête ; elles espéraient un vengeur et de sourdes rumeurs agitaient le pays. La révolution espagnole, comme toutes les révolutions, ne sut que redoubler de violences, de persécutions et d'excès. Le camp de l'armée royale, devenu l'asile de tous ceux qui fuyaient les vengeances politiques, s'agrandit. Les sanglantes violences des christinos lui envoyèrent de tous côtés de nombreuses recrues. Il n'y avait plus d'autre refuge pour ceux que l'on suspectait de carlisme, que la victoire. Ils préférèrent le champ de bataille à l'échafaud et vinrent se ranger sous les drapeaux de Charles V.

A cette époque Carnicer reçut l'ordre de se rendre au quartier royal, et Cabrera, dont les grandes destinées allaient commencer, fut nommé par le roi général en chef de l'armée du Bas-Aragon. C'est ici le moment de réfuter, en passant, une des mille calomnies libérales qui sont venues mordre au talon cette renommée d'airain, comme ces reptiles immondes que l'on rencontre quelquefois dans un jardin désert, entourant de leurs replis impulsans une haute statue et bavant sur les contours du marbre sans pouvoir l'entamer. Carnicer, pour traverser les provinces occupées par l'ennemi, s'était caché sous le déguisement d'un muletier. En passant le pont de la Miranda, il fut reconnu par un douanier qui le fit arrêter. Coupable des triomphes qu'il avait souvent remportés sur les troupes révolutionnaires, il fut traduit devant un conseil de guerre et fusillé. C'est là une de ces atrocités malheureusement trop vulgaires que l'on heurte du pied à chaque pas de cette lutte sanglante. Telle était la justice des christinos ! Mais sait-on qui, les feuilles libérales de ce côté-ci des Pyrénées (1), ont accusé du crime de la révolution, leur alliée ? le général Cabrera. [Suivant elles, ce serait lui qui aurait averti les christinos de la marche de Carnicer vers le quartier royal, et qui aurait ainsi tendu sous ses pas l'embûche sanglante où il tomba.

Malheureusement cette diffamation joint au mérite d'être odieuse l'avantage d'être absurde. Elle s'évanouit devant un seul fait. Où Carnicer fut-il arrêté ? Sur le pont de la Miranda en Navarre, au moment où il était sur le point de rejoindre les carlistes. Croit-on que si les christinos eussent été avertis par Cabrera, ils eussent laissé parvenir le chef aragonais jusque là, et qu'ils ne se fussent pas plus tôt hâtés de mettre la main sur leur proie, en Aragon ou en Castille ? D'ailleurs si les christinos eussent eu une seule preuve à l'appui de cette accusation atroce, un seul témoignage, un seul indice, avec quelle joie ne les eussent-ils pas publiés dans leurs journaux ouverts à toute calomnie ? Eh bien ! ils

(1) *La Revue des Deux-Mondes.*

se sont tu sur ce fait, et leur silence parle plus haut que tout le reste. Quand les haines calomniatrices de la révolution espagnole reculent devant une diffamation, quel crédit peut-elle avoir de ce côté-ci des Pyrénées, et quelle influence peut exercer ce venin réchauffé sur des lèvres étrangères ?

Une fois maître de conduire à son gré les opérations de l'armée, Cabrera ne compte plus que des triomphes. Il fait sur une plus large échelle cette guerre d'audacieuses surprises, de marches rapides, d'impétueuses attaques qui lui a déjà réussi dans une lutte de détail. L'espace semble s'effacer sous les pas de ses soldats. Il disparaît quand on l'attend, reparait au moment où on ne l'attend plus, et il a déjà vaincu de nouveau, pendant qu'on le croit occupé à jouir de sa dernière victoire. Noguéras ne se montre devant lui que pour éprouver des revers. C'est alors qu'enragé, c'est le mot, d'humiliation et de colère, le chef christino jure de se venger de celui qu'il ne peut vaincre. Trouvant les hontes de l'assassinat plus à sa portée que l'honneur d'un triomphe, il invite le général Breton à faire fusiller la mère de Cabrera, alors enfermée dans la prison de Tortose, et dont le seul crime était d'avoir porté dans ses flancs ce nouveau Cid, l'espérance de la royauté et de la monarchie. Breton ayant consulté dans une lettre le général Mina sous les ordres duquel il se trouvait placé, reçoit l'injonction de se conformer aux instructions de Noguéras. Il y avait long-temps on le sait, que Mina était familiarisé avec les meurtres et les massacres ; car, déjà languissant et atteint de la maladie qui devait le conduire au tombeau, on eût dit qu'il aimait à réchauffer dans le sang de ses victimes la vie qui commençait à se refroidir dans ses veines, et que le spectacle des supplices était doux à cette cruelle agonie. Aucune considération n'arrêta plus Breton. Le 16 février 1836, on traîne au lieu du supplice la vieille mère de Cabrera. D'abord

elle se lamentait en priant qu'on la laissât vivre, disant qu'elle était une pauvre et impuissante femme plus que septuagénaire qui ne pouvait servir ou combattre aucun gouvernement, et qu'ainsi le meurtre qu'on allait commettre était aussi injuste qu'inutile. Puis, lorsqu'elle sentit qu'il fallait mourir, une goutte du sang généreux qu'elle avait donné à son fils, lui reflua au cœur. Elle redressa majestueusement la tête, et, défiant les balles, d'un front intrépide, remercia le ciel, à sa dernière heure, de l'avoir rendue mère du grand Cabrera.

Quelques secondes après un cadavre gisait sur la terre, et les révolutionnaires donnaient au monde l'abominable spectacle d'un parti politique se vengeant de ses déconvenues de champs de bataille, par ses bonnes fortunes d'échafaud, et affermissant, pour assassiner une femme, sa main tremblante devant un soldat. Les sœurs de Cabrera devaient partager le supplice de leur mère, et ce fut par miracle qu'elles échappèrent à cette boucherie.

Quand ces nouvelles arrivèrent au quartier des royalistes, l'explosion de la colère de Cabrera fut terrible. L'homme et le chrétien disparurent, il ne resta plus que le lion. Le formidable ordre du jour daté de Valderrobles, et du 20 février 1836, fut publié ; en voici la teneur : « Seront immédiatement fusillées » en représailles de l'assassinat de mon innocente mère, la femme du colonel » don Manuel Fontibero, commandant d'armes de Chelva, et les segnoras Cinta » Tas, Mariana Guardia, Francisca Urquesa. » La mort répondait à la mort, et Cabrera, orphelin, faisait porter à ses ennemis le deuil de sa mère.

Nous sommes les admirateurs de Cabrera, nous ne sommes les flatteurs de personne, pas même de l'héroïsme et du génie. Ce n'est donc pas nous qui applaudirons à ces terribles représailles. La piété filiale exaltée jusqu'au délire du désespoir les explique ; le génie espagnol si adonné à la vengeance les comprend, mais l'humanité les déplore et le christianisme les réproouve. Disons-le du moins à l'honneur de Cabrera, ce furent toujours les barbaries de ses adversaires qui le firent sortir de son caractère qui inclinait à la clémence et à la générosité. Terrible sur le champ de bataille, il était miséricordieux après la victoire. Ses premiers actes comme chef de bande, on l'a vu, furent des amnisties. Il répon-

dit quelquefois aux égorgemens commis par les christinos, par des exécutions sanglantes, mais jamais il ne les provoqua. Nous dirons, non pas pour excuser, mais pour comprendre son action, après le meurtre de sa mère, qu'il ne faut pas l'envisager isolément, mais la laisser dans le cadre de la situation sanglante où elle prit place. Cette guerre avait un caractère atroce que les révolutionnaires lui avaient imprimé. N'était-ce pas le temps où les généraux Narvaez et Balboa épouvantaient l'Espagne de leurs massacres, et faisaient égorger, par centaines, les femmes comme les hommes, les enfans comme les vieillards ? Le temps où les soldats de la révolution fouillaient de leurs baïonnettes le ventre des femmes carlistes, pour en arracher le fruit qu'elles portaient ? Le temps où Pallilos voyait fusiller toute sa famille, dans laquelle on comptait des femmes, des jeunes filles et un enfant de quatre ans ? Le temps où Mina qui ordonnait froidement, en 1823, dans une proclamation, de fusiller tous les habitans du bourg de San Llorens del Piteus, de seize à soixante ans, faisait fusiller dans la commune de Lecaroz un habitant sur cinq, laissait égorger les blessés dans l'hôpital de Barcelone, et ordonnait à Breton de prendre pour cible de ses balles la poitrine de la mère de Cabrera ? Disons-le, quoique cet aveu soit triste, dans de pareilles circonstances les vapeurs du sang forment une fumée qui monte à la tête des plus généreux. Il règne comme une ivresse de meurtre et de carnage ; le génie de l'humanité se voile et le génie de la pitié se couvre les yeux d'un bandeau pour ne point arrêter la vengeance, et l'on dirait qu'il existe un sauglant niveau jusqu'où les colères de l'homme, semblables à celles de l'Océan, tendent à monter.

Les plus coupables sont donc ceux qui donnent le signal de ces barbaries, car, une fois l'impulsion imprimée, il se fait comme un flux et un reflux de cruautés qui couvre le pays de sang. Nous pourrions citer à l'appui de cette réflexion un témoignage bien grave, celui du colonel Don Manuel Fontibero lui-même, dont la femme était tombée victime des repréailles de Cabrera. Dans la représentation qu'il adressa à la reine au sujet de la mort de sa malheureuse femme, ce n'était pas tant le général carliste qu'il accusait, c'était Mina et Nogueras. « Reine, disait-il, mon innocente épouse a été lâchement assassinée par suite » du despotisme atroce de quelques hommes qui, sous le masque du bien public, ne cherchent que la ruine du trône d'Isabelle II et des institutions libérales. Ces hommes vous trompent. Les horreurs qu'ils ne craignent pas de » commettre, dépassent tout ce qu'on a vu dans les guerres les plus acharnées » et parmi les peuplades les plus sauvages. Les généraux Mina et Nogueras ont » flétri leurs anciens exploits et imprimé sur leur parti une tache dont jamais » il ne pourra se laver. Un pareil attentat serait funeste pour le trône de votre » auguste fille, si votre gouvernement pouvait le tolérer. » Comme, non seulement le gouvernement de la reine Christine toléra cet attentat, mais que le ministre de la guerre chercha même à le justifier en prétendant que la mère de Cabrera, simple femme, alors plus que septuagénaire, conspirait, et que par conséquent son supplice avait été légal, le colonel Fontibero adressa aux procuradores une requête, supprimée par la censure, où il démentait tout ce que le ministère de la guerre avait dit sur la légalité de l'exécution, et où il lui restituait son vrai caractère, celui d'un meurtre sans motif, sans excuse, quoi de plus, d'un lâche assassinat.

Il était nécessaire de présenter dans tout son jour, sans altération comme sans exagération, ce fait historique, dont les ennemis de Cabrera se sont servis comme d'un argument pour autoriser toutes les calomnies qu'ils ont accumulées, afin de lui donner une réputation de cruauté. Quant à la guerre sans merci qui fut faite dans le Bas-Aragon, pendant les premières années du commandement de l'illustre chef, on doit la déplorer sans doute, mais il est juste d'en faire peser la responsabilité sur ceux qui lui ont imprimé et conservé ce sanglant caractère. Or il importe de ne pas l'oublier, quand lord Elliot se présenta en Espa-

gne dans le but de faire accepter aux deux partis une convention qui mettrait un terme aux horreurs de la guerre, ce furent les journaux révolutionnaires les plus exaltés qui s'élevèrent contre sa mission. Il n'y a rien de plus impitoyable que les théoriciens de guerres civiles ; la plume du sophiste va toujours plus vite et plus loin que le couperet du bourreau, et l'on sait combien, dans ses rêves sanglants, l'imagination de Marat dépassa les réalités de la guillotine, trop paresseuse à accomplir son roman carnassier et ses utopies d'échafaud. Lors donc que lord Elliot vint proposer de mettre un terme à l'égorgeement des prisonniers, cette humanité parut, aux *exaltados*, coupable de lèze-révolution, et il leur sembla que l'arbre de la liberté allait mourir, si on cessait de l'arroser avec du sang. Grâce à ces furibondes clameurs, le bénéfice de la convention-Elliot fut circonscrit dans les limites de la Navarre où se trouvait le centre des forces royalistes. Comme les corps d'armée de Catalogne et d'Aragon imposaient moins aux *exaltados*, ils ne voulurent en aucune façon consentir à étendre la convention à ces localités, « afin, disait un de leurs journaux, que des malfaiteurs ne pussent pas se cacher sous le nom de factieux. » Vous reconnaissez la vieille prétention de la révolution de 93 qui, toute parée des vertus de son Danton, de son Marat et de son Robespierre, traitait Cathelineau et La Rochejaquelein de brigands. Il en résulta nécessairement que la guerre de Catalogne et d'Aragon conserva son caractère atroce ; on fusilla sans pitié de part et d'autre les prisonniers, et les journaux révolutionnaires qui auraient dû n'en accuser que leurs fureurs politiques et leurs prédications sauvages, en accusèrent Cabrera qui ne faisait qu'appliquer la terrible loi des représailles.

Cabrera était cependant si loin de trouver une horrible volupté dans ces massacres, qu'il ne cessa pas un instant de faire les plus grands efforts pour amener un arrangement qui mît un terme à des barbaries indignes d'un peuple et d'un siècle civilisés. A la date du 4 mars 1837, il écrivait de son quartier général de Valderrobles, aux capitaines d'Aragon, de Valence et de Catalogne, et aux gouverneurs de Tortose, Alcagnitz, Morella, Cantavieja, Castillon de la Plana et Terruel, afin de les avertir qu'il établissait un hôpital pour trois cent vingt-deux de leurs blessés demeurés dans ses mains, et de leur proposer d'imiter envers ses propres soldats cet exemple d'humanité. Quelques temps après il ouvrit des conférences avec le général, dans le but d'étendre la convention Elliot au Bas-Aragon. Les feuilles exaltées en poussèrent des cris d'indignation jusqu'au ciel. Il leur sembla que tout était perdu, puisqu'il fallait renoncer aux massacres et aux égorgemens ; mais l'humanité du général royaliste l'emporta, la convention fut conclue. Avant de la signer Cabrera écrivit de sa main en marge du traité : « Sont exclus de cette convention don Augustin Noguéras, assassin de ma mère, et moi, vengeur de cet assassinat. »

Toute l'âme de l'illustre capitaine respire dans ces nobles lignes. Du côté des *christinos* il n'exclut qu'un homme de l'amnistie, c'est le bourreau de sa vieille mère. Du côté des *carlistes*, un homme aussi refuse tout quartier, c'est Cabrera lui-même. Il n'estime point assez ses adversaires pour condescendre à leur devoir la vie ; on rend son épée à des soldats, on ne la rend pas à des assassins. Cabrera ne veut accepter quartier de personne ; s'il est pris qu'on le tue, c'est la loi qu'il a faite. Comme tous les cœurs magnanimes qui se plaisent à donner plus qu'ils ne reçoivent, il leur jette dédaigneusement sa glorieuse vie en échange de la vie d'un Noguéras. De refuge il n'en veut accepter ni dans les conventions ni dans les traités, mais il s'est réservé un asile qui n'est à la portée que des vaillans et des forts, la victoire.

Ici va commencer pour l'ancien étudiant de Tortose une nouvelle vie. Vous allez le voir exercer contre les *christinos* de plus éclatantes et de plus dignes représailles que celles de Valderrobles. Jusqu'à cette heure vous ne connaissiez pas encore Cabrera tout entier, et lui-même ne se connaissait pas. Mais l'amour

filial blessé dans ses plus chères affections, en réagissant sur cette âme héroïque, va lui faire produire tout ce qu'elle contient de courage surhumain, d'activité merveilleuse, de prodigieuse capacité. Cabrera se penche un moment sur la terre qui a reçu sa vénérable mère, et se relève invincible. La plus sainte des vengeances, quand on se venge par des victoires, la vengeance filiale l'a tout à coup transfiguré dans une mission de justice et de gloire.

Trois années se sont écoulées depuis que l'étudiant de Tortose a pris les armes, et celui qui a commencé par commander quinze hommes, conduit déjà dans le Bas-Aragon de valeureux bataillons. Dans les quatre années qui vont suivre, vous allez contempler le prodigieux essor de cet aigle qui va voler de triomphe en triomphe, jusqu'à ce qu'il se pose sur les murailles de Morella devenu le centre de sa domination. Que ces miracles d'activité, de vaillance, opérés contre la révolution, cessent de vous étonner : le fils a développé l'homme; les sentimens de la nature, en se mêlant aux convictions politiques, ont exalté jusqu'au génie les facultés du général. Le signe de la défaite est écrit maintenant sur le front de la révolution avec le sang de la mère de Cabrera : l'usurpation espagnole s'appelle Noguéras.

Alfred NETTEMENT.

(*La suite au prochain numéro.*)

CABRERA.

(Suite.)

Il faut maintenant retracer la seconde et la plus glorieuse partie de la vie de Cabrera , celle qui commence à la mort de sa mère et va aboutir à l'exil. Quand Nogueras indiquait pour but aux balles de ses soldats la poitrine de cette vénérable femme , il ne savait point de quel prix l'usurpation payerait ce crime , et par combien de défaites la révolution expierait cet assassinat. Il ne prévoyait point que Cabrera , ajoutant à l'enthousiasme de la foi politique les élans de la piété filiale , promènerait sa vengeance de champs de bataille en champs de bataille , et de triomphe en triomphe , et que l'immortalité sortirait pour lui du tombeau de la victime de Tortose.

Rien désormais ne résiste à son ardeur. Nogueras ne paraît plus devant lui que pour reculer de défaite en défaite. A la fin , le gouvernement de Madrid se lasse de recevoir par chaque courrier la nouvelle d'un revers ; le commandement est retiré à Nogueras , Cabrera l'a destitué par ses victoires. Son successeur hérite de sa fortune , et , renonçant à l'espoir de vaincre , cède la place à un troisième général qui n'est pas plus heureux. Il faut que toutes les renommées du camp révolutionnaire viennent s'user tour à tour contre l'acier de cette grande épée. Montès , Palaera , et bien d'autres se retirent devant lui : dans tous ses combats , Cabrera a eu affaire à des troupes supérieures en nombre et appuyées par une artillerie plus forte que la sienne : mais Dieu lui a mis dans le cœur le courage qui ne mesure pas les obstacles , et , dans la tête , le génie qui les surmonte. Le roi , touché de tant de services et tant de succès , élève le vainqueur au grade de brigadier et le nomme commandant général d'Aragon et de Valence.

La victoire avait élargi le cercle des opérations militaires de Cabrera ; ce fut alors qu'il se décida à fortifier Cantavieja pour en faire un des points d'appui de ses mouvemens. Le moment était venu pour lui de développer les facultés de sa haute intelligence : le général devient organisateur ; il établit une fonderie de canons dont il confie la direction à un ingénieur français , le baron d'Oriol , et bientôt le fort de Cantavieja , complètement armé , est dans un état respectable de défense. Ces soins et ses travaux ne distraient point Cabrera de l'activité de la guerre : de nouveaux combats et de nouveaux succès dans les provinces d'Aragon et de Valence lui méritent le grade de maréchal-de-camp.

Ce fut à cette époque (1836) que le général Gomez , à la tête d'une brillante colonne d'expédition , sortit des provinces basques , vint se rallier à l'armée de Cabrera , en se dirigeant sur l'Andalousie avec Quiles et Servador. On se souvient des merveilles de cette expédition , de sa course d'une rapidité fabuleuse à travers l'Espagne , des déconvenues d'Alaix , cet éternel poursuivant qui fut toujours en retard d'une journée et d'un succès. Les colonnes christinos qui poursuivaient Gomez , ayant fait , en Aragon , leur jonction avec les troupes de la régente qui s'y trouvaient déjà , attaquèrent plusieurs fois l'armée carliste sans obtenir aucun avantage. Leur seul trophée dans cette guerre fut le chapeau de Gomez , qu'ils ramassèrent. De cette trouvaille , ils firent un trophée , et tous leurs journaux en poussèrent des cris de triomphe et de joie. Cabrera , qui accom-

pagna Gomez pendant toute l'expédition et le suivit en Andalousie, soutint noblement sa renommée. Ce fut lui qui entra un des premiers à Cordoue, avec le brigadier Villabolas qui fut tué auprès de lui; entouré seulement de ses aides-de-camp et de quarante cavaliers, il sabra et mit en désordre tout ce qui se présenta devant lui, et refoulant l'ennemi par ses charges impétueuses, il contraignit une garnison de quatre mille hommes à se renfermer dans la citadelle. Déjà, lors de la surprise de Villa-Robledo, il avait sauvé quatre bataillons et la cavalerie. A la tête d'un détachement qui ne s'élevait pas à cent hommes, il mit en déroute et fit prisonnière dans les champs de Baéna la colonne d'Escalante, composée de 1,000 hommes de pied et de 200 chevaux, et contraignit une autre colonne de cavalerie à se rendre, dans la ville de Cabra. Il y avait dans son génie militaire quelque chose de prestigieux qui suppléait au nombre et fascinait ses adversaires vaincus avant d'avoir combattu. Lors de la prise d'Almaden, ce fut lui encore qui, à la tête d'une compagnie de Valenciens, monta le premier sur les remparts de la place, et emporta d'assaut le fort devant lequel commencèrent les opérations du siège.

Tant de succès devaient être obscurcis par un revers. Ces expéditions lointaines, toute brillantes qu'elles fussent, n'avaient pour résultat que la gloire dont elles faisaient briller les armes royales. On traversait de vastes étendues de pays, mais, après ces marches prodigieuses qui, en frappant d'admiration les esprits, finissaient par user les valeureuses bandes sorties des provinces basques et de la Navarre; comme on n'était pas en nombre pour occuper les villes, on était obligé d'effectuer la retraite avec le seul avantage de les avoir étonnées. A l'époque du retour de Gomez vers les provinces, et au moment où ce valeureux chef entra dans l'Estramadure, Cabrera se sépara de lui avec 200 chevaux pour aller rendre compte au roi de l'état des affaires. Il cherchait à passer l'Ebre, lorsque le général Iribaren l'attaqua sur la rive droite du fleuve, à Sotto Rinçon, et parvint à mettre le désordre parmi sa petite troupe. Cabrera, blessé à la cuisse de deux coups de lance, tomba de cheval et fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Un curé le conduisit secrètement chez lui, pansa ses blessures et le conserva au roi et à la patrie. Cependant la nouvelle de la mort de Cabrera avait été répandue d'un bout de l'Espagne à l'autre avec la rapidité de l'éclair: dans plusieurs villes, les Christinos firent éclater leur joie en mettant les cloches en branle et en illuminant spontanément leurs maisons; imprudens autant qu'aveugles, ils ne comprenaient pas que ces honteuses réjouissances révélaient leur peur, et que ces illuminations étaient comme un flambeau de plus placé auprès de la gloire de Cabrera.

Dans ce moment même Gomez entra dans les provinces. Il n'y avait plus, à proprement parler, d'armée carliste en Aragon. Pendant l'absence de Cabrera, l'œuvre de son génie s'était évanouie. L'armée désorganisée, Cantavieja repris par les christinos, le découragement et le désespoir partout, même chez les intrépides, l'enthousiasme éteint, voilà quel était l'état des affaires et la situation des esprits. Les bandes révolutionnaires parcouraient le pays en faisant marcher devant elle la désolation et la mort. Tout semblait perdu, tout semblait mourir avec Cabrera mourant. Mais Cabrera renaît à la vie et à la santé. Arnau et Beltran viennent chercher leur général, et dès qu'il a reparu dans l'Aragon, la cause royale se relève. Un mois après l'armée était réorganisée, l'enthousiasme animait tous les cœurs, la confiance renaissait. L'ennemi, battu dans plusieurs rencontres, n'osait plus tenir la campagne devant l'armée royale; bientôt après Cantavieja fut repris. En revoyant Cabrera, la victoire avait reconnu son drapeau. Si le siège de la ville de Gandesa ne fut pas couronné d'un succès immédiat, et si l'on dut en faire le blocus, le fort de San-Mateo et quelques autres devinrent la conquête des carlistes, et Gandesa, de nouveau assiégé, allait tomber devant les armes royales, lorsque Nogueras, accouru pour sauver la place,

la délivra par un moyen digne de ce général meurtrier. Cabrera avait pris position et se préparait à livrer bataille aux christinos, quand un mal subit atteignit tout à coup un grand nombre de ses soldats. Ils tombaient sous une atteinte invisible, et mouraient dans leurs rangs avant d'avoir combattu. Bientôt on reconnut l'effet du poison. L'ennemi avait envoyé au quartier des carlistes plusieurs cantinières avec de l'eau-de-vie et du vin de *Priorato* empoisonnés. Comme on débitait cette boisson à bas prix, il y avait eu foule auprès des cantines où l'on vendait la mort au rabais. Les distributeurs furent fusillés, et leurs membres exposés dans les carrefours des grandes routes qui avoisinent Gandesa; après quoi il fallut donner le signal de la retraite à cette armée remplie de mourans et de malades. Beaucoup échappèrent à la mort, il est vrai, grâce au contre-poison qu'on leur fit prendre; mais leur convalescence se prolongea pendant tout le reste de la campagne. On le voit, le meurtrier de Tortose, luttant avec des crimes contre des victoires, agrandissait ses hontes pour qu'elles restassent au niveau des gloires de son adversaire, et l'assassin de la mère de Cabrera devenait l'empoisonneur d'une armée.

Presqu'aussitôt après, cependant, les carlistes formèrent de nouveau le blocus de Gandesa, ainsi que de Benicarlo, d'Alcanitz et d'autres points fortifiés. Ce fut vers ce temps que le roi Charles V, déterminé, par les succès que les armées royales avaient obtenus dans les provinces basques, à frapper un grand coup, se dirigea vers Madrid à la tête de 16,000 fantassins et de 1,400 chevaux, l'élite de l'armée basco-navarraise. Le roi traversa glorieusement le Haut-Aragon et la Catalogne; mais le passage de l'Ebre était difficile à cause des fortifications de Tortose, Mora et Mequinenza qui commandent le cours du fleuve. La première de ces places était occupée par une colonne sous les ordres de Borso, la seconde par la division de Nogueras, la troisième par une colonne de Chapelgorris. Cabrera, par l'habileté de ses dispositions, assura le passage. De bonne heure il s'était établi à Cherta, village situé entre Mora et Tortose; c'est sur ce point qu'il attendait le roi avec une barque qui devait le porter de l'autre côté de l'Ebre.

Borso di Carminati accourut avec ses troupes, et, lançant une autre barque dans le fleuve, voulut s'opposer au passage; mais Cabrera le joignit, le battit sous les yeux du roi, s'empara de la barque ennemie, et le força de se réfugier dans Tortose d'où il était sorti.

Cette journée du 29 juin où Cabrera eut l'honneur de vaincre sous les yeux du Roi, le couvrit de gloire. Le chef valeureux qui avait livré tant de combats et bravé tant de périls et de souffrances pour la cause de la légitimité, se crut payé de toutes ses peines; le Roi contempla avec attendrissement le jeune héros que le ciel semblait avoir suscité pour faire prévaloir le bon droit, et qui lui avait donné si souvent l'occasion de remercier le Dieu des armées. Les populations de Cherta et celles des campagnes environnantes étaient accourues de toutes parts, affamées de voir un roi, comme parlait Henri IV, et les armées de Catalogne, de Navarre, d'Aragon et de Valence, ayant opéré leur jonction sur la rive droite de l'Ebre, se livraient à des réjouissances, indices de la victoire. Sur le passage du Roi tout prenait un air de fête, il semblait que l'Espagne, comme une noble fiancée, se parait de ses plus beaux ornemens pour recevoir son seigneur don Carlos. Tout semblait présager un succès décisif; et l'on pouvait espérer que le moment était venu pour don Carlos de mettre fin aux crises révolutionnaires et de s'asseoir sur le trône de saint Ferdinand. Mais Dieu en avait autrement décidé. Ce grand Dieu qui pèse dans son immuable sagesse les vains calculs des hommes, voyait sans doute que l'épreuve n'avait été ni assez longue, ni assez décisive, que la situation n'était pas mûre pour une restauration monarchique, et que l'Espagne avait besoin d'être secouée encore dans le terrible van des révolutions. L'expédition était précédée par Cabrera qui, connaissant le pays, servait d'avant-garde et donnait à chaque pas taut de preuves de cette

héroïque témérité qui ne compte pour rien la vie, que le Roi lui recommanda avec une sollicitude touchante de ne pas exposer ainsi ses jours. L'armée toucha aux portes de Madrid, mais elle n'y entra pas. Cabrera, quoi qu'on en ait dit, renonça sans murmurer à la gloire qu'il s'était promise, d'arborer le premier la bannière royale dans la capitale du royaume. Il dit aux officiers qui l'entouraient que le premier devoir d'un bon militaire était l'obéissance, et prit ses dispositions pour effectuer la retraite dont on avait donné le signal.

Cette retraite, on le sait, fut laborieuse et pleine de périls, et l'armée royale, poursuivie de près, eut à supporter de grandes pertes. Cabrera parvint cependant à rentrer dans ses anciennes positions en Aragon, tandis que le roi se retirait dans les provinces basques. Le commandant général d'Aragon, de Valence et de Murcie, trouva, comme cela lui était toujours arrivé chaque fois qu'il s'était absenté depuis le commencement de cette guerre, les affaires dans une situation moins favorable qu'à son départ. Oraa qui avait reçu le commandement en chef des troupes constitutionnelles de ces trois provinces, était enflé de quelques succès obtenus pendant l'absence de Cabrera. Il crut que le moment était venu d'en finir avec le général carliste dont l'expédition de Madrid avait affaibli l'armée; il se porta donc dans le royaume de Valence et mit le siège devant Cantavieja, en annonçant d'avance la prise de cette place comme certaine. La possession de ce fort était devenue d'une haute importance à cause de la fonderie de canon, des fabriques d'armes et des moulins à poudre qu'on y avait établis. L'épée de Cabrera fit mentir la prophétie d'Oraa; par une marche aussi rapide que bien concertée, le général royaliste tomba à l'improviste sur le chef christinos et le battit complètement à San-Matheo. L'armée ennemie eût été entièrement détruite, sans un mouvement opéré par Nogueras contre les ordres du général Oraa.

Pendant cette expédition dans le royaume de Valence, de graves événements s'étaient passés en Aragon. Mora-de-Ebro était tombé au pouvoir des carlistes, le blocus de Gandesa devenait chaque jour plus rigoureux et enfin la ville de Morella fut emportée, grâce à un coup de main digne de cette merveilleuse guerre, par Pedro à qui douze hommes suffirent pour accomplir cette difficile entreprise dans laquelle il fut, il est vrai, secondé par le colonel Delgado, commandant en chef des troupes qui avaient été obligées d'évacuer la Castille et de se retirer en Aragon. Cabrera, pendant ce temps, s'emparait de Benicarlo, petit port, où la France et l'Angleterre entretenaient des consuls. La ville fut prise d'assaut le 27 janvier 1838. Cependant Cabrera montra qu'il savait respecter les lois de l'humanité et le droit des gens. Il fit établir une sauvegarde dans chacune des maisons consulaires pour faire respecter la personne et les propriétés des agens des deux nations. Bien qu'un bâtiment anglais eût fait feu sur ses troupes, il envoya dire au commandant du navire que, quoiqu'il lui fût facile d'abattre à coups de canon son pavillon, il respecterait les couleurs d'une nation avec laquelle le roi d'Espagne n'était pas en guerre. Les deux consuls furent témoins de la conduite pleine de modération et de dignité que Cabrera tint dans cette occasion, et de la générosité avec laquelle il traita les prisonniers.

Dès lors tout recommença à prospérer aux armes royales. Cabrera, après la prise de Morella, y avait fait transporter l'artillerie dont il s'était emparé à Benicarlo, et avait pris les précautions nécessaires pour mettre la place à l'abri d'un coup de main. Il se porta alors à Gandesa dont il commença le siège avant la fin de janvier 1838. Le général San Miguel qui commandait en second l'armée révolutionnaire d'Aragon, combinant ses opérations avec les troupes révolutionnaires de la Basse-Catalogne, vint se jeter sur les forces carlistes, qui faisaient le siège de Gandesa. Mais Cabrera s'entendait trop bien à surprendre, pour être surpris. Il battit la colonne catalane à Cherta et la contraignit à repasser l'Ebre; puis atteignant le général San-Miguel qui était sorti à la tête de la garnison de Gandesa, il le mit en déroute et s'empara de l'artillerie qu'il

avait tirée de la place, repoussant ainsi une double attaque par une double victoire. A la fin du mois de février, il décampa tout à coup et parut à l'improviste devant le royaume de Valence pour mettre le siège devant Lucena. Borso di Carminati et Amor qui essayèrent de l'attaquer, ne furent pas plus heureux que San-Miguel; Oraa se porta alors sur ce point, et Cabrera, dont le principal but avait été de contraindre l'ennemi à grouper ses forces et abandonner les autres points du pays, y ayant réussi, se dirigea par une marche rapide sur Calanda en Aragon, prit cette place d'assaut, et respecta cependant la vie des prisonniers. Bientôt après il était devant Alcanitz, et, pendant que l'armée ennemie faisait ses préparatifs pour l'attaquer, il lui déroba en une nuit une marche de huit lieues, et se présentant, à la pointe du jour, à la tête de trois bataillons et de deux pièces de campagne devant San-Per, il fit la garnison prisonnière de guerre. Le même jour il était de retour à Alcanitz et pressait le siège avec une telle vigueur que la brèche était ouverte, et que l'assaut allait commencer. Lorsque Cabrera apprit la nouvelle de la déroute de la division expéditionnaire du général Negri, il ordonna immédiatement la levée du siège et marcha à sa rencontre pour protéger sa retraite, car Negri était vivement poursuivi. Mais grâce à cette puissante coopération, il put entrer en Aragon au commencement d'avril.

Vous reconnaissez la guerre qui s'est faite de tout temps en Espagne, guerre de marches prodigieuses, de surprises, d'embuscades. C'est toujours le même drame, parce que c'est toujours le même théâtre avec son terrain montagneux et accidenté, rempli de fortifications naturelles, que les acteurs se nomment Sertorius, Viriathe ou Cabrera; aussi nous ne sommes pas sûrs, en racontant ces campagnes, de pouvoir varier la glorieuse monotonie de ces victoires. Les christinos qui avaient à peine le temps de respirer entre deux défaites, sentaient que l'avantage leur échappait sans retour. A cette époque, Oraa, irrité par tant de revers, et bondissant sous les plumes des journalistes de son parti, comme le taureau sous l'aiguillon du toreador, résolut de tenter un grand coup. Il ne s'agissait de rien moins que de la prise de Morella. Cette expédition combinée avec celle d'Espartero sur Estella et celle du baron de Meer sur Berga, devait changer la face des affaires et faciliter l'emprunt que négociait la régente. Vers la fin de juillet 1838, Oraa rassembla donc son armée afin d'attaquer cette place par trois points différents, et parut devant Morella à la tête de vingt-deux mille hommes. Il surmonta les premiers obstacles, et, après avoir éprouvé des pertes considérables, réussit à établir des batteries qui dominaient la ville. Mais Cabrera y avait enfermé l'élite de son armée sous les ordres du brave O'Callaghan, et lui-même à la tête d'un corps de cinq mille hommes tenait la campagne et assiégeait, on peut le dire, les assiégeans. Le drapeau noir fut bientôt arboré sur la place pour avertir qu'elle était décidée à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et au bout de quelques jours l'artillerie d'Oraa ayant rendu la brèche praticable, les christinos se préparèrent à l'assaut. Mais, remplaçant par un expédient digne de Sertorius ou d'Annibal qui firent la guerre dans les mêmes contrées, les murailles qui commençaient à manquer à la défense de la place, O'Callaghan avait fait jeter d'avance dans les fossés et sur la brèche, une grande quantité de bois goudronné. On y mit le feu au moment où commença l'assaut, et les christinos arrêtés à la fois par le courage des carlistes et par ces remparts de flammes qui dévoraient les assaillans, se retirèrent en laissant les fossés remplis de leurs cadavres. Oraa ne désespéra point encore, et ordonna un second assaut. Averti par l'échec qu'il avait éprouvé lors du premier, il fit distribuer à chaque soldat une cruche d'eau et un sac de terre, afin d'éteindre le feu, s'il était de nouveau allumé et de combler le fossé. Ces précautions n'aboutirent à rien. Derrière le fossé, derrière l'incendie, il y avait un rempart vivant contre lequel vinrent échouer tous les efforts des christinos.

Pendant qu'ils attaquaient ainsi la place sans succès, ils étaient eux-mêmes sans cesse attaqués. Cabrera voltigeait autour d'eux, et par des pointes rapides les battait en détail, interceptait les vivres et les munitions qui leur venaient d'Alcanitz, et affaiblissait chaque jour leur armée. Chose étrange ! On ne manquait de rien dans la place assiégée, et bientôt les assiégeans manquèrent de tout. Au commencement du siège, Cabrera dont les provisions de plomb étaient épuisées, avait offert à Oraa un marché qu'il aurait lui-même accepté, sans nul doute, car ce caractère chevaleresque n'aimait que les victoires disputées. Il lui avait donc demandé du plomb, en offrant de le lui payer au prix qu'il fixerait. Oraa répondit « que chacun faisait la guerre comme il pouvait. » Alors Cabrera fit fondre des balles en cuivre, et le général christinos lui ayant écrit pour lui reprocher de se servir de projectiles interdits par les lois de la guerre, Cabrera lui renvoya pour toute réponse ses propres paroles. Quoiqu'il ne fut pas dans la place, il animait la garnison toute entière de son esprit. De temps à autre il paraissait dans Morella pour concerter ses opérations avec le brave O'Callaghan ; mais il n'avait pas besoin, quoi qu'un journal ministériel en ait dit, de se faire hisser à l'aide d'une corde sur les remparts. Son épée lui frayait les abords des portes de Morella, et il ne lui était pas plus difficile d'y entrer lui-même que d'y faire pénétrer les convois qui venaient ravitailler, chaque jour, la place assiégée.

Plus Oraa avait compté sur un succès, moins il pouvait se résoudre à avouer sa défaite en levant le siège. Cependant son camp où les vivres et les munitions manquaient, commençait à murmurer. L'insubordination et l'indiscipline y faisaient chaque jour de nouveaux progrès. Le général Christinos ordonna un troisième et dernier assaut et conduisit ses troupes à la brèche avec l'impétuosité du désespoir, car il savait qu'il jouait dans cette suprême lutte sa réputation d'homme de guerre et son avenir d'homme de parti. L'issue en fut encore plus désastreuse que celle des deux premiers. Vivement repoussé par les assiégés, il recula une troisième fois devant cette défense héroïque, et, pendant qu'il était encore sous le coup de ce revers, Cabrera, l'attaquant à l'improviste avec sa petite armée, dans une affaire générale, culbuta ses bataillons, lui tua un grand nombre d'hommes et le contraignit à une retraite qui ressemblait à une déroute.

Ce mémorable succès fut remporté par une garnison d'un peu plus d'un millier de soldats et un corps de 5,000 hommes contre une armée de 22,000 hommes dont les faibles débris n'échappèrent qu'à grand'peine au curé Merino chargé de poursuivre les restes de trois assauts, de deux actions générales et de tant de combats, de surprises et de sorties. La victoire de Cabrera était d'autant plus importante, qu'en faisant prospérer les affaires du roi dans l'Aragon, elle les maintenait sur la ligne des provinces basques dont Espartero et le baron de Meer devaient se rendre maîtres en s'emparant d'Estella et de Berga. Ce triomphe faisait manquer le plan de campagne de toutes les forces révolutionnaires, et empêchait l'emprunt, sur lequel on comptait, d'être contracté. Le roi Charles V récompensa royalement un si beau service. Par un mouvement spontané, il nomma le vainqueur d'Oraa lieutenant-général et comte de Morella, en voulant que le nom de cette ville fût désormais inséparable du nom de l'homme qui l'avait si merveilleusement défendue (1). Pendant que la joie était au camp des carlistes, le désespoir et la stupeur étaient au camp des christinos : ils

(1) On a prétendu que le titre de comte de Morella n'avait été décerné à Cabrera que sur l'insinuation du rédacteur du *Boletín de Aragon, Valencia y Murcia*. Cette assertion est tout à fait dénuée de vérité. Dès qu'on reçut à Onate, où se trouvait alors le quartier royal, la nouvelle de la délivrance de Morella, le roi, dont la justice n'a pas besoin d'être excitée, décerna à Cabrera les récompenses qu'il avait si

avaient si bien compté sur un succès, que Cabrera s'étant rendu, après la levée du siège, dans le royaume de Valence, trouva dans plusieurs villes qu'ils avaient occupées, des préparatifs faits par eux pour célébrer la prise de Morella.

Depuis long-temps le général royaliste roulait dans sa tête le projet d'une tentative dont le succès eût été d'une importance très grande pour la cause royale ; il voulait s'emparer du priorato de Scala Dei ; mais cette contrée n'étant pas comprise dans les limites de son commandement, il devait naturellement s'entendre et combiner ses opérations avec le commandant général de la principauté. La difficulté des communications avait fait long-temps différer cette entreprise. A la fin de septembre 1838, le général Llangostera passa l'Ebre avec cinq pièces d'artillerie et se dirigea sur Belmonte. Le comte de Morella prit position vers Tortose, pour protéger l'arrière-garde du général et tenir Borso di Carmenati en respect, tandis que l'intrépide Ibanez, manœuvrant du côté de Ciurana, contenait la colonne de Tarragone. On le voit, les conditions étaient changées, l'offensive était passée aux carlistes qui combinaient leurs opérations ; les christinos étaient contraints de garder la défensive. Alors commença l'exécution du plan projeté. Don André Torres entra à Tarroja et Llangostera à Belmonte. Le lendemain Grattalops et Vilella-Alta devaient être attaqués, mais une pluie qui dura deux jours et ralentit la marche de l'artillerie, et Pardinás, chef habile et vaillant qui se dirigea vers Maella dans le but de s'emparer de Mora et de couper la retraite à Llangostera, empêchèrent l'exécution du plan arrêté. Pardinás paya cher cette diversion, car il rencontra le comte de Morella. Puisant dans la supériorité numérique de ses forces la confiance que Cabrera puisait dans le courage de ses soldats, il lui présenta résolument la bataille. Quoique le corps d'armée du chef royaliste fût deux fois moins nombreux, il l'accepta. Au commencement de l'affaire, le comte de Morella reçut une balle dans le bras et fut obligé de se retirer pour faire panser sa blessure. Déjà ses soldats perdaient du terrain et la victoire inclinait du côté des christinos, mais Cabrera reparait, il conduit lui-même à la charge sa cavalerie, les soldats poussent à sa vue de longs cris de joie et se précipitent sur ses traces, les rangs des christinos sont enfoncés, Pardinás demeure sur le champ de bataille avec 800 des siens, 3,000 se rendent à discrétion, 1,200 à peine qui escortaient les bagages effectuent laborieusement leur retraite.

La défaite de Pardinás avait été le signal de la destitution d'Oraa. La révolution s'en prenait à ses généraux des victoires de Cabrera, elle changeait les hommes sans pouvoir changer les choses, et venait se faire battre sous de nouveaux noms. Elle avait alors confié ses armées à Van Halen. Ce général, ne pouvant être vainqueur, se fit bourreau. Mais ses cruautés et ses exterminations n'arrêtèrent point les progrès des armes royales. Les victoires de Morella et de Maella portaient leurs fruits. Les lignes de Cabrera, s'élargissant chaque jour, rapprochaient les deux armées carlistes. Nul doute que si, dans la Navarre, il y eut un sujet fidèle et un général habile, comme on en comptait tant dans les rangs de cette armée, au lieu de l'infidèle Maroto, les faibles barrières qui séparaient les deux quartiers-généraux n'eussent été rompues, et l'on eût vu les carlistes d'Aragon donner la main aux intrépides Navarrais. Mais Cabrera, qui suivait d'un œil d'aigle les opérations de Maroto, ne conserva pas long-temps cette espérance. A la manière dont ce chef manœuvrait, il prévit que, dans les provinces basques et dans la Navarre, la cause du roi serait bientôt perdue ; et alors tournant ses vues d'un autre côté, il employa tous ses soins à fortifier les

bien méritées. Le *Boletín de Aragon* n'arriva à Onate que dix jours après la nouvelle de la délivrance de Morella, apportée par les journaux français et ceux de Victoria.

positions les plus avantageuses qu'il occupait en Castille, et dans les royaumes de Valence et d'Aragon. C'est alors que Miravette et Castelette devinrent vraiment formidables, et que Ségura, qu'une dépêche de la régente ordonnait de fortifier pour la reine dona Isabelle, fut fortifiée pour le roi don Carlos.

Van Halen n'avait paru devant le comte de Morella que pour être battu; il fut destitué et remplacé par le général Amor. C'était le cinquième ou sixième général qui venait user sa renommée contre le nouveau Viriathe. L'armée christinos, si souvent vaincue, était démoralisée; le comte de Morella profite du désordre que doit jeter dans ses rangs le changement qui lui donne un nouveau général, pour attaquer la ville de Montalban, bloquée depuis quelque temps par les forces carlistes. Le général Amor, qui espère signaler son entrée en charge par une victoire, marche rapidement au secours de la place; mais il est battu à Utrillas par quatre bataillons carlistes. Sans se décourager, il concentre ses forces et revient à la tête de quinze mille fantassins et de deux mille cinq cents chevaux. Cabrera le reçut comme un homme qui lui apportait une nouvelle occasion de victoire. Loin d'arrêter sa marche, il lui laisse le champ libre, appelle à lui la garnison de Segura et prend des dispositions pour le combat, quoiqu'il n'eût avec lui que cinq bataillons et sept cents chevaux; mais pour combien ne fallait-il pas compter la présence d'un chef invincible, et le souvenir des victoires de Morella et de Maella qui rayonnaient encore sur le front du jeune général! A la tête de cette poignée d'hommes, il commence l'attaque par trois points différens, met le désordre dans l'armée ennemie, la pousse de proche en proche, et, parvenant à rompre les masses qui lui sont opposées, il remporte une victoire complète. Cette journée vit briller dans tout son éclat le courage des soldats de l'armée royale. Les fantassins allaient au feu en aiguisant avec le caillou du chemin leurs baïonnettes; quatre cents cavaliers soutinrent pendant trois heures les charges répétées de quinze cents chevaux ennemis, protégés par deux masses d'infanterie qui laissèrent la plaine jonchée de leurs cadavres.

Amor fut destitué comme Van Halen. Il n'avait duré qu'une campagne et l'on songea à lui donner un successeur. Ne pouvant prendre quelqu'un qui fit trembler Cabrera, la révolution choisit quelqu'un qui pût, du moins, lui faire horreur; elle choisit Nogueras. Mais le meurtrier d'une femme ne sut que se cacher devant un homme. Enfermé dans Sarragosse, Nogueras n'osa pas une seule fois accepter le combat contre celui qu'il avait rendu orphelin. C'est alors que le comte de Morella lui proposa ce duel héroïque, où le fils de la victime aurait combattu armé d'un seul bâton, contre le bourreau armé du poignard et de l'épée. Nogueras se fit justice, il craignit le jugement de Dieu et refusa. Il fallut emporter ce général pusillanime qui, courbé sous le double fardeau de sa conscience et de sa peur, ne sortait point de Sarragosse. On le remplaça par O'Donnel qui, sachant que combattre Cabrera, c'était être vaincu, ne parut guère plus devant lui que Nogueras.

Alors le comte de Morella, sans que tant d'avantages ralentissent en rien son activité, s'assura de plusieurs positions qui, en servant de points d'appui à ses opérations, devaient l'aider dans les plans qu'il avait formés contre la capitale. Segura, point extrêmement important, parce qu'il domine une riche contrée, et qu'il était propre à gêner les mouvemens de l'ennemi en cas qu'il attaquât une seconde fois Cantavieja ou Morella, avait été fortifié. Aleaga et Castellote, qui formaient, pour ainsi dire, les avants-postes de ces deux places, furent mis en état de défense. Mauzanéra, Castelfair, Canete, Betela, Alpuente, où était établie une manufacture de poudre et une fonderie de canons, Chelva, destinée à servir de base aux opérations de la division de Murcie, furent fortifiés comme plusieurs autres villes. Le comte de Morella avait ainsi assuré ses opérations, depuis l'Ebre jusqu'à Betela, à vingt lieues de Madrid, et depuis Villama-

lefa et Benicarlo jusqu'à Segura. Le grand organisateur se révélait de plus en plus.

L'armée révolutionnaire du centre, affaiblie par tant d'échecs, était hors d'état de rien entreprendre, et à ne considérer que l'état des affaires dans ces contrées, les succès de l'armée royale étaient assurés. Mais l'œuvre d'iniquité qui se préparait depuis long-temps dans l'ombre, allait paraître au grand jour, et le moment approchait où la cause héroïque, soutenue par tant de glorieuses épées, viendrait se prendre dans les lacs honteux tendus par la trahison. Le général Maroto, après avoir fait fusiller des chefs fidèles, exclu des affaires tous ceux dont la loyauté inébranlable devait refuser de pactiser avec les combinaisons de la félonie, livré toute la ligne de l'armée royale à Espartero, sans avoir profité une seule fois des positions admirables de ce pays de montagnes, pour combattre et pour vaincre un ennemi qui s'était imprudemment engagé dans des défilés et des gorges inaccessibles, signa la convention de Bergara, qui mettait l'élite de l'armée royale dans les mains du général christinos, et contraignait le roi à chercher un asile en France avec les soldats qui lui demeureraient fidèles.

Ainsi tant de sang versé, tant de nobles vies terminées sur le champ de bataille, tant de valeureuses épées tirées du fourreau, tant et de si généreux sacrifices faits par les Espagnols fidèles depuis sept ans, tout venait échouer contre cet écueil de la trahison qui perd les plus nobles causes et rend inutiles les plus belles victoires. Un seul félon détruisait en un jour l'œuvre de tant d'hommes de cœur. Sans être arrêté par les mépris du monde suspendus sur sa tête et par les exécutions de la postérité promises à sa mémoire, Maroto vendait à la révolution la province qui restait en Espagne au petit-fils de Louis XIV, les six pieds de terre où reposait Zumalacareguy, et le champ de bataille où triomphait Cabrera !

Il ne nous reste plus qu'à montrer le comte de Morella en face de cet immense désastre. C'est la troisième période de cette carrière de sept ans, si pleine de gloires et de péripéties que nous avons entrepris de retracer. Jusqu'ici nous avons conduit l'ancien étudiant de Tortose à l'apogée de la puissance en suivant tout un itinéraire de triomphes. Autant qu'il était en Cabrera, la cause royale a vaincu. Son courage et son génie ne peuvent porter la responsabilité d'une trahison, dont la nouvelle vint le surprendre à vingt lieues de Madrid dont sa fidélité frayait le chemin à don Carlos, pendant que la trahison de Maroto le contraignait à suivre les tristes avenues de l'exil.

Alfred NETTEMENT.

BIOGRAPHIES ESPAGNOLES.

CABRERA.

(Suite et fin.)

Le comte de Morella était à Priego, à vingt-deux lieues de Madrid, avec dix-neuf bataillons et deux mille deux cents chevaux lorsqu'il apprit la trahison de Maroto et l'entrée du roi en France. La nouvelle de cette catastrophe lui arriva, pour ainsi parler, le lendemain d'une victoire. Il venait de tailler en pièces la colonne de la Nouvelle Castille, et après avoir fait prisonnier le régiment provincial d'Ecija, ainsi qu'un bataillon du régiment de Ferdinand VII, composé de mille fantassins et de cent quatre-vingt-dix-huit chevaux, après avoir passé au fil de l'épée à Rillo, cinq cents hommes du régiment de la Reyna Gobernadora, il se portait pour la troisième fois sur Madrid. Le jour même où il sut le fatal dénouement des affaires dans les provinces basques, comme si tout commençait à conspirer contre la cause royale, un orage épouvantable éclata sur son armée. Un grand nombre de soldats perdirent leurs chaussures et une partie des munitions fut avariée.

Les événemens ne permettaient plus au comte de Morella de suivre son premier projet. Au lieu d'attaquer, il fallut songer à se défendre dans l'Aragon. O'Donnel réunissait sous ses drapeaux plus de trente mille hommes; Espartero, qui venait de pacifier les provinces basques et la Navarre, en conduisait cinquante-

quatre mille, qui, réunis à l'armée d'O'Donnel, devaient accabler les vingt-cinq mille soldats du comte de Morella, sous le poids d'une armée de cent mille hommes. Déjà le généralissimo christinos arrivait dans le bas Aragon du côté de Saragosse. Il se faisait précéder par des manifestes qui annonçaient ses succès et établissaient l'impossibilité de la résistance. Un courtier de trahison, le général Cabanero l'accompagnait, chargé de corrompre par des représentations et par des promesses ceux des chefs royalistes qu'il croirait susceptibles de se laisser égarer par ses suggestions. Pour déjouer ces manœuvres, le comte de Morella, qui savait répondre à la parole par la parole, comme à l'épée par l'épée, fit paraître l'ordre du jour suivant : « Volontaires, la corruption et la félonie ont éloigné notre roi » du sol de la patrie, et fait tomber dans un guet apens infâme une armée de » héros. Vous me connaissez et je vous connais. Je sais donc que, dans vos cœurs » comme dans le mien, ces malheureux événemens ont fait naître l'indignation » et non l'épouvante. Cette armée que vous voyez devant vous, enorgueillie de » menteuses victoires, prétend vous imposer. Voilà le général qu'une trahison » a fait comte, que de basses intrigues ont fait duc. Qu'ils viennent, je n'ai pas » oublié qu'il y a six ans mon armée se composait de quinze hommes pour la » plupart armés de bâtons. Ce que nous avons fait depuis, vous le savez, et le » découragement viendrait s'emparer de vous ! »

L'effet de cette allocution fut immense. L'armée toute entière s'anima du courage de son chef et se prépara à recevoir vigoureusement les christinos. Cabrera préférait toujours l'attaque à la défense; sans se préoccuper de l'infériorité de ses forces, il se porta en avant pour livrer bataille à Espartero. La neige qui, depuis plusieurs jours, tombait à flocons pressés, avait encore refroidi l'ardeur des christinos, tristement surpris d'être obligés de faire une campagne d'hiver là où ils espéraient triompher sans coup férir. Cabrera les força à la retraite et les poursuivit pendant trois heures. Alors ils s'arrêtèrent et recommencèrent le combat; mais, obligés de battre de nouveau en retraite, ils rétrogradèrent encore pendant six heures devant Cabrera qui les poursuivit l'épée dans les reins. Dans cette journée du 17 novembre 1839, si glorieuse pour le comte de Morella, la



garde royale, c'est-à-dire l'élite de l'armée d'Espartero, fut complètement battue; elle faillit même être séparée du gros de l'armée et rester prisonnière. Pour la dégager, il fallut qu'Espartero accourût en toute hâte avec onze bataillons et dix-sept escadrons.

Dès lors le chef christinos dut renoncer à l'espérance qu'il avait conçue de terminer la guerre cette année. La campagne d'hiver avait trompé tous ses calculs. Cabrera était vainqueur, le duc de la Victoire était contraint à abandonner ses positions d'offensive et à prendre ses quartiers d'hiver en remettant la solution du problème à la belle saison.

Le comte de Morella résolut de bien employer le temps qu'il venait de conquérir à la pointe de l'épée. D'abord, comprenant que l'occupation du pays par les troupes d'Espartero, en rétrécissant le cercle des opérations de l'armée royale, devait diminuer ses ressources au moment où celles de l'ennemi étaient si formidablement augmentées, il dépêcha au dehors deux envoyés chargés de représenter aux cabinets monarchiques les difficultés de sa position. Il ne demandait pas, il ne voulait pas d'intervention, quoique le parti de l'usurpation fût ouvertement soutenu par la France et par l'Angleterre. Il demandait du fer pour armer ses soldats, de l'or pour les nourrir. Les chancelleries monarchiques n'offrirent que des vœux. Ne comptant que sur lui, tout en demandant au dehors ce que six ans de combats livrés pour la légitimité lui donnaient le droit de demander, Cabrera, pendant ce temps, parcourait la ligne de l'Ebre à Flix qu'il faisait fortifier, et de là à Mora et à Miravet; ayant trouvé ces deux points dans un bon état de défense, il se dirigeait sur son armée d'opération qu'il avait laissée en face de l'ennemi et dont il allait reprendre le commandement pour livrer une action générale, lorsqu'il fut atteint d'une grave maladie dans le village d'Herbes, à cinq heures de chemin du quartier général d'Espartero. Cette maladie qu'on prit d'abord pour un gros rhume, fit en peu d'heures des progrès si rapides, qu'il devint impossible de songer à le transporter ailleurs sans l'exposer à une mort presque certaine.

Ce serait ici le cas de rechercher la cause de ce mal dont les conséquences furent si graves, et qui fut si fatal à la monarchie. Quelques personnes, se souvenant que les révolutions sont capables de tous les crimes, ont nommé le poison. Mais, outre que les médecins qui ont donné des soins au comte de Morella, ont unanimement déclaré que son état ne fournissait pas le plus léger prétexte à l'appui d'une pareille opinion, nous avons entendu Cabrera lui-même secouer, à cette idée, la tête avec une incrédulité généreuse, en s'écriant que personne n'aurait eu cette audace de venir empoisonner Cabrera au milieu d'une armée qui l'aimait tant, que, non pas la preuve, mais le soupçon d'un pareil crime eût suffi pour faire mettre en pièces celui qui en eût été l'objet. Il s'est rencontré aussi des esprits de dénigrement et de calomnie qui ont vu dans la maladie du comte de Morella la suite de violens excès. S'ils avaient voulu dire que l'illustre chef a commis des excès de courage, bravé des fatigues excessives et surmonté des obstacles à user une constitution de fer, ils auraient eu raison. Quant aux orgies et aux débauches dont on a parlé, ces tristes diffamations tombent devant le simple examen des faits. Cabrera, toujours à cheval, avait à peine le temps de prendre la nourriture nécessaire à sa vie. A la fois général et organisateur, chef de gouvernement, ministre de ses finances, fondateur de manufactures, la tête remplie de tant de soins divers, il buvait et mangeait en courant. La sobriété n'était pas pour lui une vertu, mais une nécessité. On ne saurait élever davantage contre lui le reproche d'autres excès. Croit-on que s'il avait mené la vie dissolue qu'on lui prête, il eût été l'objet des respects, de la vénération, nous allions dire de l'idolâtrie de l'armée espagnole, et par conséquent chrétienne qu'il conduisait? Cette activité prodigieuse, ces courses continuelles, cette existence à la Charles XII peuvent-elles se concilier avec les plaisirs des sens? Enfin un dernier argument, et celui-là est décisif; dès que Cabrera arrivait en un lieu, il

mandait ses sœurs auprès de lui. Pense-t-on qu'il eût voulu leur donner en spectacle les vices et les dissolutions dont on l'accuse ?

Il n'est pas besoin de recourir à des calomnies pour expliquer la maladie du comte de Morella. Tant de fatigues endurées, tant de blessures reçues, tant de soucis et tant de soins, et, par dessus tout, la douleur profonde que lui causèrent les événemens des provinces basques, suffirent bien pour causer son mal. Qu'on s'en souvienne, le comte de Morella menait, depuis sept ans, une vie plus rude que celle du dernier soldat de son armée. Ses chevaux, quoiqu'ils fussent les meilleurs de l'Espagne, mouraient à la peine, sans pouvoir résister à des courses de vingt lieues qui transportaient en une nuit le général du point où il était à l'endroit où il était le moins attendu. Si l'on ajoute à cela le poids du commandement de trois provinces, commandement qui embrassait non seulement les affaires militaires, mais tous les travaux du gouvernement qui devait pourvoir à toutes les mesures nécessaires pour la continuation d'une guerre où le génie, l'activité et le courage suppléaient au nombre et remplaçaient les ressources qui manquaient, on ne s'étonnera plus que d'une chose, à savoir que la santé du comte de Morella ait résisté si long-temps à ces immenses fatigues, à ces émotions terribles et à ces prodigieux travaux.

La nouvelle de sa maladie jeta la consternation dans la population et dans l'armée. Tout s'animait de son activité, tout languit de sa langueur. Il semblait que cette armée qui avait fait de si grandes choses fût étendue toute entière sur le lit de douleur de son général. C'est alors qu'on donna au comte de Morella des marques d'intérêt si touchantes et si vives dont il a été parlé. Chaque jour des offrandes étaient suspendues aux autels de la Vierge, et des prières montaient vers Dieu, lui demandant la santé de l'invincible champion qu'il avait suscité pour défendre la cause royale. Les soldats qui relevaient la sentinelle d'honneur marchaient d'un pas léger et furtif, comme s'ils allaient encore à une des innombrables surprises où ils avaient vaincu avec lui, et maniaient leurs armes avec précaution, de crainte de troubler par ce bruit bien connu le sommeil du

lion d'Aragon. Les petits enfans s'entredisaient dans la rue, en suspendant leurs jeux : « Taisons-nous de peur de réveiller Cabrera. » Quoi de plus ! ce silence et ce recueillement qui règnent autour du lit d'un malade s'étaient étendus à toute une armée. Il semblait que les trois provinces fidèles se penchassent vers ce glorieux malade en retenant leur haleine, et que l'Europe, attentive au duel de la monarchie et de la révolution, eût les yeux fixés sur la couche douloureuse où se mouraient tant de gloire et d'avenir.

A l'aide de tant de soins la santé du comte de Morella se remit un peu. Aussitôt il se fit transporter du côté de San Mateo et Olldecona, afin de rétablir tout à fait ses forces, avant de se rendre à Berga où les ordres et le service du roi l'appelaient. Partout où il passa, il fut accueilli avec des transports d'enthousiasme et de joie. Il semblait qu'il ramenait la victoire avec lui. On avait préparé à *Mora-de-Ebro* une grande fête pour sa réception ; lorsqu'il fut à Cherta, cédant aux conseils de ses amis, il descendit la rivière dans un bateau jusqu'à *Mora*, pour éviter les fatigues d'une course à cheval. Mais l'humidité glaciale des eaux lui causa une rechute, et il arriva à *Mora* à toute extrémité. Il fallut y rester et assister à tous les désordres que commettait, dans la principauté, la faction coupable qui devait, plus tard, assassiner le comte d'Espagne. Cabrera commençait à peine à se remettre de cette rechute, lorsqu'il reçut la triste nouvelle de la perte de Ségura, livrée à Espartero par deux traîtres qui en avaient assassiné le gouverneur. Ce malheur que rien ne pouvait faire prévoir et les excès de tous genres qui se commettaient en Catalogne, et dont le bruit venait retentir jusqu'auprès du lit du malade, aggravèrent l'état de Cabrera. Ce génie si actif, prisonnier de la maladie, se tourmentait d'une impuissance et d'une inactivité auxquelles il n'était pas habitué. L'âme, comme une épée de feu, achevait d'user le fourreau.

Cinq mois s'étaient écoulés, depuis que Cabrera avait quitté l'armée. Tout le camp était dans les angoisses de l'inquiétude et du désespoir. Vivait-il encore, ou, comme le bruit s'en était répandu, avait-il succombé et cachait-on sa mort? Une députation, composée de soldats et d'officiers, vint à Mora pour s'en assurer. Elle fut reçue par le général et alla rendre la vie et l'espoir au camp. Ce bruit de la mort de Cabrera se répandait de proche en proche, et les christinos contribuaient à l'accréditer. Le premier bataillon de Tortose passa, vers cette époque, par Mora, en se dirigeant vers le Haut-Aragon. Comme Cabrera, alors alité, ne paraissait point, les soldats se confirmèrent dans l'idée généralement répandue, qu'il était mort, et que l'on gardait son corps embaumé dans la maison de M. Monteagut, où il était logé. Le comte de Morella, pour détromper ces braves soldats de leur erreur, les retint quelques jours à Mora; et, se trouvant un peu mieux, fit dire une messe sur la place publique, devant le balcon de sa maison. Quand le prêtre monta à l'autel, la fenêtre s'ouvrit, et Cabrera apparut à ses soldats, agenouillé sur son balcon. Un long cri s'éleva vers le ciel. Ces braves soldats du bataillon de Tortose qui, dans le cours de la campagne, n'avaient pas un moment abandonné l'avant-garde, les vainqueurs de Morella, Carboneras, Alcoer, Parelejos ne purent retenir leurs acclamations même en présence de l'autel. Sans doute ils ne crurent point offenser le Dieu des armées en lui rendant gloire dans la personne du vaillant capitaine qu'il avait suscité, comme autrefois Judas Macchabée, pour défendre sa cause. Pendant plusieurs minutes ces acclamations se prolongèrent, et les *boina* jetés en l'air, dirent l'enthousiasme de cette troupe fidèle, retrouvant celui qu'elle avait cru perdu pour jamais. Cabrera, reconnaissant de cet enthousiasme, le récompensa d'une noble manière en donnant au bataillon de Tortose Mora à défendre contre Espartero qui approchait. Quand on apprit la marche du général christinos, le comte de Morella, qui entrait en convalescence, se traîna un moment au milieu des soldats pour les animer, et se dirigea ensuite vers la Cenia.

On connaît la suite des événements dont l'Aragon fut le théâtre. Espartero avait une armée de cent mille hommes et conduisait avec lui une formidable artillerie. Il écrasa une à une les petites forteresses qui servaient d'avant-postes à Morella. Il ne pouvait trouver d'obstacles que dans les attaques multipliées de l'armée d'opération; mais le comte de Morella, épuisé et toujours languissant, n'était plus en état de faire cette guerre d'audacieuses surprises et de pointes hardiment poussées, qui avait déconcerté les efforts de tant d'armées assiégeantes, et, l'année d'avant, ceux d'Espartero lui-même. Il fallait deux hommes pour le mettre sur son cheval, et il ne pouvait monter un escalier qu'appuyé sur son aide-de-camp. L'armée d'Espartero fut bientôt devant Morella. Cent pièces de canon battirent sans relâche la place. La tranchée était venue praticable; mais Espartero, ne voulant pas risquer un assaut, préféra bombarder la ville. Bientôt Morella ne fut plus qu'un monceau de décombres, et ses défenseurs ne trouvant plus un seul lieu où ils pussent se mettre à l'abri d'une pluie de bombes et de grenades, et privés eux-mêmes de munitions, après avoir vu sauter leur magasin de poudre, se décidèrent non à se rendre, mais à quitter dans la nuit du 29 au 30 mai, une place où il était devenu impossible de tenir. Parmi tant de gens de cœur, il se trouva un traître qui vendit le projet de ses compagnons d'armes. Quand la garnison commença à défiler par les trois points choisis, elle trouva les issues gardées par l'ennemi, qui avait reçu l'éveil. Cinq cents hommes se frayèrent un chemin à la pointe de la baïonnette, les autres se replièrent sur la ville, et, jugeant le lendemain toute défense impossible, se rendirent prisonniers de guerre. C'est ainsi qu'Espartero conquit son titre de duc de Morella.

Cabrera, au moment où il apprit cette nouvelle, venait, tout languissant qu'il était, de battre O'Donnell à la Cenia. Il se fit mettre à cheval et conduisit lui-même la charge. Son cheval ayant été tué sous lui, il changea de monture et décida le succès de cette affaire qui coûta au général christinos qui commandait

des forces quadruples, deux cents hommes et son propre frère resté parmi les morts. Ainsi cette agonie gagnait encore des victoires. A la nouvelle de la prise de Morella, Cabrera refoula, par une nouvelle attaque, O'Donnel qui recommençait à le presser, et réunit en un conseil les officiers supérieurs et l'intendant Lavandero, pour décider la conduite qu'il convenait de suivre dans ces circonstances extrêmes. On reconnut qu'il était impossible de demeurer dans l'Aragon épuisé par une longue guerre et le séjour de deux armées dont l'effectif réuni se montait à cent vingt-cinq mille hommes. La seule détermination qui restait à prendre, c'était donc de faire passer une partie des troupes royalistes en Catalogne pour réorganiser cette principauté, et se porter ensuite sur les provinces basques, où Balaceda allait immédiatement conduire le reste de l'armée d'Aragon. Ce plan fut aussitôt mis à exécution, le comte de Morella passa l'Ebre à Flix au commencement de juin 1840, et arriva à Berga le 7 de ce mois. Ce fut le passage de la Loire de cette autre Vendée. On ne trouva en Catalogne rien de ce qu'on attendait. Segara, qui désorganisait l'armée depuis plusieurs mois, rendit sa trahison publique en désertant à l'ennemi, à l'approche du général dont l'inflexible justice lui était connue. La junte qui avait assassiné le comte d'Espagne, avait travaillé de longue main à semer tous les obstacles possibles sur les pas du comte de Morella.

Aussitôt arrivé, celui-ci essaya de remédier au mal avec son activité et son énergie accoutumées. Castanola et deux de ses officiers subalternes, convaincus de trahison, furent fusillés. Un conseil de guerre se forma pour juger ceux des assassins du comte d'Espagne sur lesquels on pût mettre la main. La rapidité des événemens les sauva seule du dernier supplice. Aidé de don Ignace Burjo, le comte de Morella parvint à réorganiser à la hâte l'armée de Catalogne que la trahison de Segara avait presque dissoute.

Malheureusement tout était à faire et le temps manquait : vivres, munitions, rien n'était préparé, et le paysan catalan, épuisé déjà par une longue guerre, et qu'on était obligé de frapper de nouvelles réquisitions, commençait à murmurer. Il devenait impossible d'exécuter le plan qu'on avait arrêté avant de passer l'Ebre. La Catalogne devait être le pivot des opérations; or on ne pouvait plus demeurer en Catalogne, il fallait aller camper dans les montagnes sans vivres, sans munitions, dans la contrée la plus stérile de toute l'Espagne, sans pouvoir s'appuyer sur aucune position militaire, puisqu'on avait perdu à embellir les environs de Berga le temps et l'argent qu'on aurait dû consacrer à fortifier l'Hort et tant d'autres points importans. Espartero arrivait à marches forcées en conduisant une armée de cent mille hommes, contre un corps quatre fois moins nombreux et un général à demi convalescent.

En présence d'une situation aussi critique, le comte de Morella ne voulut pas accepter la responsabilité d'une décision. Il convoqua tous les officiers supérieurs en conseil, exposa la situation de l'armée et pria chacun de dire, en toute liberté, s'il croyait la continuation de la guerre possible, tout prêt qu'il était, ajouta-t-il, à remettre son écharpe de général à celui qui indiquerait un moyen de tenir plus long-temps. Tous furent unanimement d'avis qu'une lutte ultérieure ferait inutilement couler le sang des soldats du roi, sans qu'il fût possible d'espérer aucun résultat heureux. Le comte de Morella demanda ensuite au conseil s'il n'était pas d'avis que l'armée devait chercher un asile sur la terre de France. Le conseil fut encore unanime pour l'affirmative, et, au fait, il n'y avait d'autre alternative que de s'exiler ou de se livrer. Alors le comte de Morella fit réunir les soldats, leur communiqua la résolution qui venait d'être prise; il leur dit, en élevant la voix, que l'homme qui leur parlait n'était plus leur général, mais un soldat comme eux; que le moment était venu pour lui de rendre compte de son long commandement; que si quelqu'un avait une plainte à élever contre son administration, il prit la parole; que si la fin malheureuse de la guerre paraissait à quelqu'un pouvoir être attribuée au général,

il fallait l'en accuser. « Qu'on forme à l'instant un conseil de guerre ; si Cabrera » est reconnu coupable , qu'on le fusille ; s'il a fait tout ce qu'il était humaine- » ment possible de faire , qu'on le reconnaisse : Cabrera doit entrer en France , » l'honneur libre. » Telles furent les paroles que répéta , par trois fois , le comte de Morella.

Un long cri d'amour et d'admiration lui répondit. Ces fiers soldats dont le front mâle n'avait jamais reflété que les dures émotions de la guerre, furent vus pleurant à l'aspect de leur général demandant des juges à une armée qu'il avait toujours conduite à la victoire, tant que ses forces physiques n'avaient pas trahi son courage et son génie. Ces natures de fer s'amollirent, et ce ne fut dans le camp qu'un long gémissement. Il semblait que cet illustre chef et son héroïque armée se penchassent dans un embrassement suprême sur la terre d'Espagne , toute palpitante encore de leurs triomphes, avant d'aller chercher sur la terre de France les tristes destinées de l'exil.

Nous fermerons la vie du comte de Morella sur cette grande page. Le reste est connu. On sait les promesses qui lui furent faites et qu'on ne tint pas ; son arrestation à son entrée en France , l'espèce de déportation qu'il subit à Lille , dont les portes lui furent enfin ouvertes par une humanité tardive, et qu'il faut louer cependant d'avoir cédé aux infatigables obsessions d'une fidélité bretonne qui s'était donnée la généreuse mission de délivrer l'immortel captif se mourant faute d'air et de soleil ; sa présence à Paris , cette ville où l'on obtient la gloire qu'on mérite ailleurs , saluée par toutes les grandeurs de l'intelligence, comme par toutes celles du cœur , et trois noms qui résument tout ce que la noblesse française a de beau et de digne , Fitz-James , Larochejaquelein et Montmorency , inclinant les souvenirs héroïques de leur race devant Cabrera. Ainsi se termina , après sept ans , le premier chant de cette grande épopée commencée à l'ermitage de Tortose, développée de ville en ville et de succès en succès , et que la trahison de Maroto et une maladie fatale , résultat de tant de fatigues et de tant de travaux , empêchèrent seules d'aller se dénouer à Madrid dans la victoire.

AU ROI CHARLES V.

Sire, nous n'avons pas cru pouvoir mieux célébrer la fête de votre majesté sacrée et celle du Royal Infant votre fils, qu'en achevant le récit de cette vie pleine de tant de gloire obtenue à votre service. Nous offrons à Charles V avec nos vœux, ces souvenirs beaux comme des espérances, et nous déposons devant lui, au lieu des pâles fleurs de l'exil, les lauriers cueillis dans tant de campagnes par ses héroïques soldats. Sire, puissent-ils vous être à la fois une noble consolation sortie d'un passé glorieux, et le présage d'un brillant avenir ! Parmi tous les bonheurs que la fortune vous a enlevés, il en est un qu'elle n'a pu vous soustraire. Exilé, dépossédé de votre trône, pendant que les conseils de Dieu accomplissent sur la malheureuse Espagne ce terrible travail des révolutions qui épure et qui expie, pauvre comme vos fidèles, vous êtes encore le Roi de tous les nobles cœurs, de toutes les vaillantes épées, de tous les noms illustres compris, comme entre deux rives, entre les deux grands noms de Zumalacarreguy et de Cabrera.

Alfred NETTEMENT.

VOYAGE DU COMTE DE MORELLA.

Nous apprenons par une lettre datée du 3 octobre, l'arrivée du comte de Morella à Lyon. Il devait partir le 5 par les bateaux à vapeur du Rhône. Il était très fatigué par le mouvement de la voiture en arrivant à Châlons ; mais le voyage par eau, de Châlons à Lyon, lui a été moins pénible. D'ailleurs il a rencontré sur sa route de douces satisfactions de cœur qui ont contribué à l'aider à en supporter les fatigues. A Beaune, à Dijon, à Mâcon, le général a trouvé les réfugiés espagnols qui l'attendaient au passage pour échanger avec lui un de ces coups d'œil qui encouragent et qui consolent. Quelques vivats, étouffés par un geste du comte de Morella, se sont fait entendre, puis le général et les soldats se sont séparés heureux de cette courte et muette entrevue. Nous n'avons pas besoin de dire que tous les hommes de cœur qui ont pu approcher de l'illustre voyageur se sont fait un honneur et un devoir de lui témoigner leur admiration.

Les journaux de gauche ont assuré que le comte de Morella voyageait sous un faux nom, et ils ont ajouté qu'il faisait bien, attendu que les souvenirs qui se rattachaient au sien, n'étaient pas bons à rappeler. Les journaux de gauche ici comme presque toujours ont avancé un fait parfaitement contraire à la vérité. Cabrera n'a point changé de nom, le sien est trop beau pour qu'il renonce jamais à le porter. Sur sa route, comme à Paris, le comte de Morella a reçu la visite de tous nos amis, impatiens de voir le héros dont ils avaient si souvent admiré les exploits. Ici la presse royaliste toute entière est venue le voir. Le comité formé pour la souscription espagnole s'est rendu plus d'une fois auprès du vaillant général pour s'entretenir avec lui des besoins de ses soldats. Enfin, pour citer de ces noms qui résument ce que l'avenir a de grand et ce que le présent a d'honorable et de fort, nous avons vu à la fois parmi les visiteurs de l'illustre exilé, trois de ces noms qui obligent et qu'on est heureux de voir noblement portés, Fitz-James, Montmorency et Larochejaquelein.